UN AIGLON

Une réduction de *L'AIGLON* de Edmond Rostand.

Version créée le 12 mai 1990

Joué dans le jardin du Palais du Roi de Rome, à Rambouillet.

PERSONNAGES

Le Roi de Rome, Frantz, Duc de Reichstadt

Les conjurés, amis du Duc
Séraphin Flambeau, Laquais, ex-grognard
Le Chevalier de Prokesch-Ostein, précepteur
La Comtesse Camerata, cousine du Duc
Le Tailleur
Le Maréchal Marmont, traître puis rallié

La Cour de Schönbrunn
Marie-Louise, mère du Duc, Duchesse de Parme
L'Archiduchesse, tante du Duc
Thérèse, lectrice de Marie-Louise, amoureuse du Duc
Le Prince de Metternich
Le Comte de Sedlinsky, Directeur de la police
Le Comte de Dietrichstein, médecin du Duc
L'Huissier,
Les Laquais

Un Narrateur.

PROLOGUE

Sur le plateau, une table et quelques chaises. A Cour une estrade garnie de fauteuils. A Jardin un escalier qui descend vers une trappe, un « puits ».
Pendant que le public s'installe sur les gradins, la lumière monte bleutée et on entend le 1er mouvement de la symphonie N°5 de Mahler pendant 1'15", puis par-dessus la suite du mouvement, en voix off, la partie III du poème l'Expiation *de Victor Hugo :*

Il croula.

On éclaire violemment le pallier. On voit alors entrer les acteurs vêtus de leurs costumes de cour. Ils se dirigent vers le salon à cour.

Dieu changea la chaîne de l'Europe.
Il est, au fond des mers que la brume enveloppe,
Un roc hideux, débris des antiques volcans.
Le Destin prit des clous, un marteau, des carcans,
Saisit, pâle et vivant, ce voleur du tonnerre,
Et, joyeux, s'en alla sur le pic centenaire
Le clouer, excitant par son rire moqueur
Le vautour Angleterre à lui ronger le coeur.

Évanouissement d'une splendeur immense!
Du soleil qui se lève à la nuit qui commence,
Toujours l'isolement, l'abandon, la prison;
Un soldat rouge au seuil, la mer à l'horizon.
Des rochers nus, des bois affreux, l'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe,
Toujours le bruit des flots, toujours le bruit des vents!
Adieu, tente de pourpre aux panaches mouvants,
Adieu, le cheval blanc que César éperonne!
Plus de tambours battant aux champs, plus de couronne,
Plus de rois prosternés dans l'ombre avec terreur,
Plus de manteau traînant sur eux, plus d'empereur!
Napoléon était retombé Bonaparte.
Comme un romain blessé par la flèche du parthe,
Saignant, morne, il songeait à Moscou qui brûla.
Un caporal anglais lui disait: halte-là!
Son fils aux mains des rois, sa femme au bras d'un autre!
Plus vil que le pourceau qui dans l'égout se vautre,
Son sénat, qui l'avait adoré, l'insultait.
Au bord des mers, à l'heure où la bise se tait,
Sur les escarpements croulant en noirs décombres,
Il marchait, seul, rêveur, captif des vagues sombres.
[…]
Alors, géant broyé sous le talon des rois,
Il cria: La mesure est comble cette fois!
Seigneur ! C'est maintenant fini ! Dieu que j'implore,
Vous m'avez châtié ! - La voix dit:

Tout le monde est installé, (spectateurs dans les gradins, acteurs sur le plateau », le Narrateur s'extrait de la « Cour de Schönbrunn » et s'avance à l'avant scène où il est pris par la poursuite, en disant les derniers mots du poème, tandis que la musique cesse :

NARRATEUR

- Pas encore !

Il porte un chapeau haut de forme et une veste bleue à strass et vient jusqu'à la face.

NARRATEUR, *Saluant.*
Bonsoir Mesdames, bonsoir Mesdemoiselles, bonsoir Messieurs.
La pièce que nous allons avoir le plaisir de vous présenter est adaptée de *L'Aiglon* de Monsieur Edmond Rostand, mais comme Madame Sarh Bernard n'est pas en mesure de tenir son rôle fétiche, ce soir, nous vous raconterons en 800 vers alexandrins de « douzeu » pieds, l'histoire véridique et légendaire du malheureux Roi de Rome, Duc de Reichstadt, fils de l'empereur Napoléon, exilé au château de Shoenbrunn, Vienne, Autriche, après l'abdication de son père, au lendemain de Waterloo…
Au moment où vous pénétrez dans le parc du château, l'orchestre impérial se prépare à jouer l'ouverture de *L'Enlèvement au Sérail* œuvre d'un compositeur local, mort depuis quarante ans, Wolfgang Amadeus Mozart !

(*Pendant ce discours, les acteurs sont rentrés dans le Palais, à l'exception des laquais qui ont installé le décor du premier tableau : une table et deux chaises. Le Narrateur attend que tout cela soit fini, puis :)*

NARRATEUR (*geste vers le régisseur*)
Musique et Noir !

Obéissant au Narrateur, la musique retentit et le plateau s'éteint. Seul le puits, à jardin, au fond, reste un peu éclairé d'une lumière rouge grâce à laquelle on devine une circulation sur le plateau : le tailleur et l'habilleuse (Camerata), aidés par Thérèse y entassent les cartons d'échantillons, tandis que Thérèse s'installe pour le I. Quand l'Ouverture s'achève, lumières.
Thérèse est assise à la table. Le tailleur et l'habilleuse s'arrêtent figés au fond.

NARRATEUR :
Premier Tableau : profitant de ce que la cour est rassemblée autour du kiosque à musique, Thérèse, la nouvelle lectrice de l'Impératrice Marie-Louise, mère du Duc, cache dans les buissons qui jouxtent la tonnelle où le Prince a coutume de se reposer, un homme et une jeune femme, mystérieux. Derrière les ruines romaines, ils déballent d'innombrables bagages qui constituaient leur équipage….
Mais l'orchestre a fini de jouer et la cour se prépare à suivre l'impératrice qui se hâte vers la tonnelle, pour profiter des talents de lectrice de Thérèse.

TABLEAU I / LE COMPLOT DE MARIE-LOUISE

THERESE, MARIE-LOUISE,
SEDLINSKY, DIETRICHSTEIN, UN LAQUAIS,
LE DUC DE REICHSTAD,
NARRATEUR.

Thérèse assise à la table se lève et s'adresse au tailleur et à l'habilleuse qui descendent dans le puits pour s'y dissimuler, tandis qu'on voit, par les fenêtres éclairées du palais, arriver Marie-Louise qui vient de jardin jusqu'à l'escalier d'honneur, d'où elle descend sur la scène.

THERESE
Allons Monsieur pressons ! Il faut que ce rideau
Dissimule à l'instant, le dangereux cadeau
Dont Madame à son fils veut faire la surprise.
Tout doit être caché pour ne pas donner prise
Aux soupçons des espions…

MARIE-LOUISE, *entrant par l'escalier central, du fond.*
Thérèse, tout est prêt ?
Et vous avez bien su faire entrer en secret….
Mais j'entends Sedlinsky et Monsieur Dietrichstein
Précepteur de mon fils. Vite avant qu'ils ne viennent…

(*On voit passer les deux hommes et un laquais dans le Palais.*
Toutes deux se précipitent vers la table couverte de livres au centre du plateau.)

Ouvrez donc au hasard, sur la table de laque
Un des livres de Franz, et lisez….

THERESE, *prenant un livre.*
« *Andromaque* »
« Et quelle est cette peur dont leur coeur est frappé,
Seigneur ? Quelque Troyen vous est−il échappé ?
Leur haine pour Hector n'est pas encore éteinte
Ils redoutent son fils.

(Entrent Sedlinsky, Dietrichstein et un laquais. Tout le monde se regarde. Froid.)

Digne objet de leur Crainte !
Un enfant malheureux, qui ne sait pas encor
Que Pyrrhus est son maître et qu'il est fils d'Hector ! »

MARIE−LOUISE, *s'éventant nerveusement, à Thérèse.*
Charmante voix, Thérèse…Oui.. Mais…Si nous passions
A quelque autre… Prenez…

THERESE, *prenant un autre livre sur la table.*
« *Les Méditations.* »

MARIE−LOUISE, *rassurée.*
Ah ! Je connais l'auteur ! − Ce sera moins maussade,
Pour attendre mon fils, rentrant de promenade !

THERESE, *lisant.*
« Jamais des séraphins les chants mélodieux
De plus divins accords n'avaient ravi les cieux
Courage, enfant déchu d'une race divine … »

Au moment où elle dit ce vers, le Duc paraît dans la porte du fond. Thérèse sent que quelqu'un entre, quitte le livre des yeux, voit le duc pale et immobile sur le seuil, et, bouleversée, se lève. Au mouvement qu'elle fait, tout le monde se retourne et se lève.

LE DUC
Je demande pardon, ma mère, à Lamartine.

MARIE−LOUISE
Franz, bonne promenade ?

LE DUC, *descendant. Il est en habit, très élégant, et ne sourit jamais.*
Exquise. Un temps très doux.

Se tournant vers Thérèse.
− Mais à quel vers, Mademoiselle, en étiez−vous ?

THERESE, *hésite une seconde à répéter le vers ; puis, regardant le Duc, avec une émotion profonde* :
« Courage, enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine
Tout homme en te voyant... »

MARIE−LOUISE, *sèchement, se levant.*
C'est bien. Cela suffit !
Je dois parler à Frantz et ce livre est…

SEDLINSKY, *Perfide, fixant le Duc et Thérèse qui ne se quittent pas des yeux.*
Défi !

THERESE
Le livre s'ouvrait seul... jamais je ne voulus...
Sedlinsky s'éloigne en haussant les épaules et écarte brutalement un rideau.

DIETRINCHSTEIN, *qui a entendu, hochant la tête*
Le livre s'ouvre seul aux feuillets souvent lus !

MARIE−LOUISE, *avec autorité et agacée par le manège de Sedlinsky.*
Laissez-nous seuls, Messieurs, sans plus faire de Zèle.

SEDLINSKY
Mais Madame, je dois, en serviteur fidèle
Du Comte Metternich, surveiller constamment…

DIETRINCHSTEIN, *sortant et voulant calmer la situation, à Sedlinsky*
Raccompagnez Thérèse, à ses appartements,
Et dîtes à Metternich, qu'avec l'Impératrice
Le petit-fils de l'empereur fait un caprice
D'enfant !

(Tous sortent, sauf Marie-Louise et Le Duc)

MARIE−LOUISE, *au Duc.*
Franz...
Il se retourne...
Je vais vous égayer !

LE DUC
Vraiment ?

MARIE−LOUISE
Chut ! − J'ai fait un complot !...

LE DUC, *dont l'oeil s'allume.*
Vous ! Un complot ?

MARIE−LOUISE
Immense ;
Chut ! − On nous interdit tout ce qui vient de France ;
Mais moi, j'ai fait venir, en secret, de Paris,
Elle lui donne une petite tape sur la joue.
Chut !... pour vous, un tailleur... Allons, coquet, souris !
Je crois que mon idée est vraiment...

LE DUC, *glacial.*
Merveilleuse.

MARIE−LOUISE, *l'embrassant et sortant gaiement.*
Je vous laisse mon fils, aux soins de l'essayeuse,
Allez !

Musique (Teddy Buckner, West and Blues*) Lumières tamisées. Eclairage sur le puits d'où sortent une demoiselle − élégance de mannequin du XXème siècle − qui porte des valises qu'elle dépose à fond cour. Elle est suivie d'un jeune homme, en costume de punk branché, qui va chercher le Duc qui attend au pied de l'escalier et l'entraîne vers le puits, tandis que les laquais enlèvent tables et chaises du premier tableau et que le Narrateur annonce :*

NARRATEUR
Deuxième tableau. Le tailleur et son essayeuse entraînent le Duc dans le dédale des allées vers la Ruine, véritable caverne d'Ali Baba où sont exposés leurs trésors. Soupçonneux les laquais qui semblent ne jamais quitter le Duc, les suivent dans ce monde étrange, comme surgi d'un improbable futur.

TABLEAU II / LE COMPLOT DU TAILLEUR

LE TAILLEUR /JEUNE HOMME, L'ESSAYEUSE / LA COMTESSE,
LE DUC DE REICHSTAD, LAQUAIS,
NARRATEUR.

Fond jardin, derrière le puits d'où il a sorti un portant chargé de costumes, après un profond salut, le Tailleur expose au Duc ses richesses, tandis qu'à cour l'essayeuse ouvre ses valises..

LE TAILLEUR
Si Monseigneur daigne jeter les yeux...
J'ai là des nouveautés charmantes ! Ces messieurs
Ont assez confiance en mon goût. Je les guide.
Les cravates d'abord. Un violet languide.
Un marron sérieux. On porte le foulard.

Regardant la cravate du Duc.

Je vois avec plaisir que Son Altesse a l'art
De nouer son écharpe.

Lui présentant un autre modèle, tandis que les laquais se précipitent vers l'essayeuse

Un dessin en quinconce !

Regardant de nouveau la cravate du Duc.

Oui, le noeud est parfait, il est noble, il engonce.
Et comment Monseigneur trouve−t−il ce gilet
Sur lequel des bouquets s'effeuillèrent ?

LE DUC, *reposant le costume et descendant à la face où le tailleur le suit..*
Très laid.

L'ESSAYEUSE, *montrant le contenu des valises aux laquais qui fouillent avec elle,*
Regardons nos chiffons !... Des manches à gigot ?

LE DUC
Jamais !

LE TAILLEUR, *au Duc, lui montrant des échantillons collés sur une feuille.*
Drap... Casimir... Marengo...
LE DUC
Marengo ?

LE TAILLEUR, *froissant l'échantillon entre ses doigts.*
C'est un bon cuir de laine et défiant l'usure.

LE DUC
Je suis de votre avis : Marengo, cela dure.

LE TAILLEUR
Que nous commandez-vous ?

LE DUC
Je n'ai besoin de rien

LE TAILLEUR
On a toujours besoin d'un habit allant bien !
Hamlet peut−il porter le pourpoint de Falstaff ?
Et venons aux manteaux, prince. Grand plaid en staff …

LE DUC, *rêvant.*
Pouvez−vous faire ?

LE TAILLEUR, *précipitamment.*
Tout !…

LE DUC
Un…

LE TAILLEUR
Tout ce que voudra
Son Altesse !

LE DUC
Un habit…

LE TAILLEUR
Parfaitement !

LE DUC
D'un drap…
Ah ! Au fait, de quel drap ?… uni, tout simple !…

LE TAILLEUR
Certes !

LE DUC
Et la couleur, voyons, que diriez−vous de… verte ?

LE TAILLEUR
L'idée est excellente !

LE DUC, *rêveusement.*
Un petit habit vert…
Laissant peut−être voir le gilet…

LE TAILLEUR, *prenant des notes.*
Très ouvert !

LE DUC
Pour animer la basque, un peu, quand elle bouge,
Si la patte avait un… liséré rouge ?

LE TAILLEUR, *étonné un instant.*
Rouge ?
− Ce sera ravissant.

LE DUC
Eh bien ! et le gilet ?
Comment est le gilet à votre avis ?

LE TAILLEUR, *cherchant.*
Il est…

LE DUC
Il est blanc.

LE TAILLEUR
Son Altesse a du goût.

LE DUC
Puis je pense
Qu'une culotte courte…

LE TAILLEUR
Ah ?

LE DUC
Oui.

LE TAILLEUR
Quelle nuance ?

LE DUC
Je la vois assez blanche, en casimir soyeux.

LE TAILLEUR
Oh ! Le blanc, c'est toujours ce qu'il y a de mieux !

LE DUC
Boutons gravés…

LE TAILLEUR
Gravés ?… ce n'est pas dans les règles !

LE DUC
Si… quelque chose… un rien, dessus !… des petits aigles.

LE TAILLEUR, *comprenant quel est ce petit habit vert, tressaille, et d'une voix étouffée*
Des petits ?…

LE DUC, *changeant de ton, brusquement.*
Eh bien ! Quoi ? Qu'est−ce qui te fait peur ?
Et pourquoi donc ta main tremble−t−elle, tailleur ?
Qu'est−ce que cet habit a d'extraordinaire ?
Tu ne te vantes plus de pouvoir me le faire ?

L'ESSAYEUSE, *au fond, présentant aux laquais des colifichets pour leurs amies*
Chapeau cabriolet, garniture pavots !

LE DUC, *se levant.*
Remporte donc, tailleur, tes modèles nouveaux,
Et tes échantillons grotesques sur leur feuille,
Car ce petit habit, c'est le seul que je veuille !

LE TAILLEUR, *s'éloignant et gagnant l'escalier du fond, comme pour sortir.*
Mais je…

LE DUC
C'est bon ! Va−t'en ! Ne sois pas indiscret !

LE TAILLEUR
Mais…

LE DUC, *avec un geste mélancolique.*
Il ne m'irait pas, d'ailleurs !

LE TAILLEUR, *quittant brusquement son ton de fournisseur et redescendant vers le Duc..*
Il vous irait.

LE DUC, *se retournant, avec hauteur.*
Tu dis ?

LE TAILLEUR, *tranquillement.*
Il vous irait très bien.

LE DUC
L'audace est grande.

LE TAILLEUR, *s'inclinant.*
Et j'ai les pleins pouvoirs pour prendre la commande.

LE DUC un peu ironique.
Ah ? Ah ?
Silence. Ils se regardent dans les yeux.

LE TAILLEUR
Oui, Monseigneur.

LE DUC
Très bien. Monsieur conspire.
Je ne m'étonne plus que vous citiez Shakespeare.

L'ESSAYEUSE, *au fond, même jeu avec les laquais*
Spencer en jaconas ; jupe en caroléide.

LE TAILLEUR
On peut vous faire fuir...

LE DUC, *froidement.*
Pour que je me décide,
Il faut qu'auparavant j'aille, voilà le hic,
Consulter mon ami Monsieur de Metternich.

LE TAILLEUR, *souriant.*
Vous vous méfierez moins quand vous saurez, Altesse,
Que c'est une cousine à vous...

LE DUC
Hein ?

LE TAILLEUR
La comtesse
Camerata, la fille...

LE DUC
Ah ! je sais... d'Elisa !

LE TAILLEUR
Oui, celle qui toujours se singularisa,
Qui mène le complot dont je vous parle...

LE DUC, *hésitant encore à se livrer.*

Dieu !

− La preuve de cela ?

LE TAILLEUR, *forçant le Duc à regarder vers cour.*

Tournez la tête un peu.
Regardez, sans en avoir l'air, la demoiselle
Qui déballe, à genoux, des toilettes…

LE DUC, *ses yeux rencontrent ceux de l'essayeuse, qui le regarde à la dérobée.*

C'est elle !
A Vienne, un soir déjà, brusque, sur mon chemin,
Elle sortit d'un grand manteau, baisa ma main,
Et s'enfuit en criant : « J'ai bien le droit, peut−être,
De saluer le fils de l'Empereur mon maître …

Il la regarde encore, et lui fait signe d'approcher)

C'est une Bonaparte… Et nous nous ressemblons
Oui… Mais elle n'a pas elle les cheveux blonds !

(*S'adressant à l'essayeuse qui abandonne ses cartons aux laquais en leur faisant signe de se servir pour leurs amies, et les rejoint*)

Et vous Camerata, vous êtes prête à tout ?

LA COMTESSE, (*passionnément*)
Pour Ton Altesse Impériale, j'irai partout

LE DUC, *un peu surpris*
Cousine, vous avez le coeur d'une lionne !

LA COMTESSE
Et je porte un beau nom.

LE DUC

Lequel ?

LA COMTESSE

Napoléone !

LE DUC, *se tournant vers le jeune homme,*
Vous, qui donc êtes−vous ?

LE JEUNE HOMME, *très romantique.*
Qu'importe ? Un anonyme,
Las de vivre en un temps qui n'a rien de sublime
Et de fumer sa pipe en parlant d'idéal.
Ce que je suis ? Je ne sais pas. Voilà mon mal.
Suis−je ? Je voudrais être, − et ce n'est pas commode,
Je lis Victor Hugo. Je récite son Ode
A la Colonne. Je vous conte tout cela
Parce que tout cela, mon Dieu, c'est toute la
Jeunesse ! Je m'ennuie avec extravagance ;
Et je suis, Monseigneur, artiste et Jeune−France.
De plus, carbonaro, pour vous servir. L'ennui
Ne me laissant jamais deux minutes sans lui,
J'ai porté des gilets plus ou moins écarlates,
Et je me suis distrait avec ça les cravates
J'y fus très compétent. Voilà pourquoi d'ailleurs
On me charge aujourd'hui de jouer les tailleurs.
J'ajoute, pour poser en pied mon personnage,
Que je suis libéral et basiléophage.
− Ma vie et mon poignard, Altesse, sont à vous.

LE DUC
Monsieur, vous me plaisez, mais vos propos sont fous.

CAMERATA, *qui voit le chef des laquais redevenir soupçonneux)*

Afin que vous causiez de notre grand dessein
Sans être dérangés par ce vieux spadassin
Espion de Metternich qui croit m'avoir séduite,
Je me sauve en feignant d'accepter son invite.

(*Elle remonte au fond murmure quelque chose à l'oreille d'un laquais, qui hésite puis fait signe aux autres de fermer les valises. Tous sortent à la suite de Camerata)*

LE JEUNE HOMME, *ardemment, au Duc.*

Eh bien ! Acceptez−vous ?

LE DUC, *calme.*
Ce que je comprends mal,
C'est ce bonapartisme aigu d'un libéral.

LE JEUNE HOMME, *riant.*
C'est vrai, républicain...

LE DUC
Vous m'arrivez, en somme,
Par un détour !

LE JEUNE HOMME
Tout chemin mène au Roi de Rome !
Je me suis dit...

LE DUC
Vous vous êtes dit, en artiste,
Que ce serait joli d'être bonapartiste.

LE JEUNE HOMME, *démonté.*
Hein ? − Mais… vous acceptez ?

LE DUC

Non.

LE JEUNE HOMME

Quoi ?

LE DUC

J'écoutais bien,
Et vous étiez charmant quand vous parliez, mais rien
Ne fut dans votre voix la France toute pure
Il y avait la mode et la littérature !

LE JEUNE HOMME, *se désolant et sortant lentement. Il attendra un moment sur l'escalier..*
J'ai maladroitement rempli ma mission !
Si la comtesse, là, pouvait vous parler…

LE DUC

Non !
J'aime dans son regard cette audace qui brille,
Mais ce n'est pas la France, elle, − c'est ma famille.
Quand vous me revoudrez… plus tard… une autre fois…
Que votre appel soit fait par une de ces voix
Où l'âme populaire, avec rudesse, tremble !
Mais, jeune byronien, − âme qui me ressemble ! −
Rien ne m'eût décidé, ce soir ; sois sans regret
Car, pour être empereur, je ne me sens pas prêt !

Il sort

(*Noir. Musique : Ouverture des* Noces de Figaro.
Lumière tamisée. Les laquais réinstallent table et chaises.
Le Narrateur attend que tout soit prêt et tandis que Sedlinsky et l'huissier entrent, du haut de l'escalier, tandis que la scène s'éclaire totalement :)

NARRATEUR

Troisième tableau. Un an plus tard. Dehors dans le kiosque à Musique, l'orchestre joue encore Mozart : l'ouverture des *Noces de Figaro.* Profitant de ce que la Cour assiste au concert et que le Duc est sorti l'ignoble Sedlinsky chef de la police secrète impériale, et ses sbires inspectent l'appartement du Duc pour y chercher les preuves d'un complot, visant à le faire rentrer en France.

TABLEAU III / LES ESPIONS DE L'EMPEREUR

**SEDLINSKY, LES LAQUAIS-ESPIONS, L'HUISSIER,
LE DUC DE REICHSTAD, L'ARCHIDUCHESSE
NARRATEUR.**

SEDLINSKY, *assis dans un fauteuil.*
C'est tout ?

PREMIER LAQUAIS
C'est tout.

SEDLINSKY
Rien d'anormal ?

DEUXIEME LAQUAIS
Rien d'anormal.

TROISIEME LAQUAIS
Il mange à peine.

QUATRIEME LAQUAIS
Il lit beaucoup.

CINQUIEME LAQUAIS
Il dort très mal.

SEDLINSKY, *à l'huissier.*
Es−tu sûr des valets de chambre de service ?

L'HUISSIER
Oh ! Ces messieurs, Monsieur le préfet de police,
Sont tous des policiers de carrière.

SEDLINSKY
Merci.
Il se lève pour sortir.
Mais j'ai peur que le duc ne me surprenne ici.

PREMIER LAQUAIS
Non. Le duc est sorti.

DEUXIEME LAQUAIS
Comme à son ordinaire.

TROISIEME LAQUAIS
En uniforme.

QUATRIEME LAQUAIS
Avec sa maison militaire.

L'HUISSIER
On doit manoeuvrer.

SEDLINSKY
Donc... du flair, du tact. − Enfin,
Surveillez−le sans qu'il s'en doute.

L'HUISSIER, *souriant.*
Je suis fin.

SEDLINSKY
Pas de zèle. Quand on fait du zèle, je tremble.
Surtout, n'écoutez pas aux portes tous ensemble.

L'HUISSIER
C'est un soin dont je n'ai chargé qu'un seul agent.

SEDLINSKY
Lequel ?

L'HUISSIER
Le Piémontais.

SEDLINSKY
Oui, très intelligent.

L'HUISSIER
C'est lui que chaque soir je mets dans cette pièce
Sitôt que dans sa chambre a passé Son Altesse.
Il désigne à gauche, la porte de la chambre du Duc.

SEDLINSKY
Il est là ?

L'HUISSIER
Non. La nuit ne pouvant fermer l'oeil,
Le jour, quand le duc sort, il dort dans un fauteuil.
Il sera là sitôt le duc rentré.

SEDLINSKY
Qu'il veille !

L'HUISSIER
C'est compris.

SEDLINSKY, *jetant un regard sur la table.*
Les papiers ?

L'HUISSIER, *souriant.*
Explorés.

SEDLINSKY, *se penchant pour regarder sous la table.*
La corbeille ?

Il s'agenouille en voyant des petits bouts de papier sur le tapis, autour de la corbeille.

Des morceaux ?...

Il cherche à les réunir.

C'est peut−être une lettre... De qui ?

Entraîné par la curiosité professionnelle, il est tout à fait sous la table, ramassant, cherchant à lire. Pendant ce temps le Duc traverse sans bruit le Palais, Absorbés par leur fouille, Sedlinsky et ses sbires ne le remarquent pas.

« Un pâtre du Tyrol, Orphelin sans appui,
– C'est une poésie ! – dépouillé de sa terre,
Chassé par des bergers ennemis de son père,
Voudrait revoir ses bois et son ciel… – Très touchant ! –
Et le champ paternel ! » … On lui rendra son champ.

Il passe la supplique à l'huissier, qui l'annote.

L'HUISSIER
Le nom de ce berger qui demande assistance ?

LE DUC, *apparaît sur le perron, brusquement et violemment éclairé. Il est en uniforme : habit blanc boutonné, ceinture de soie, jaune et noire. Bottes. D'une voix ferme.*
C'est le duc de Reichstadt, et le champ, c'est la France !

Tandis que les laquais et l'huissier se rangent précipitamment, il descend très naturellement, en jetant un coup d'oeil sur les deux jambes qui, seules, sortent de sous la table :
Tiens ! Comment allez-vous, monsieur de Sedlinsky ?

SEDLINSKY, *apparaissant stupéfiait, à quatre pattes.*
Altesse !…

LE DUC
Un accident. Excusez–moi. Je rentre.

SEDLINSKY, *debout.*
Vous m'avez reconnu, mais j'étais…

LE DUC
A plat ventre.
Je vous ai reconnu tout de suite.

Il voit l'archiduchesse qui entre vivement de jardin ; sous le bras, un album somptueusement relié, qu'elle pose sur la table.
Elle a l'air inquiet.
Le Duc, en la voyant entrer, énervé :
Allons, bien !
On vous a dérangée…

L'ARCHIDUCHESSE
On m'a dit…

LE DUC
Ce n'est rien !

L'ARCHIDUCHESSE, *lui prenant la main.*
Cependant…

LE DUC, *voyant Dietrichstein qui est entré à la suite de sa tante, rapidement, l'air préoccupé,*
Le docteur !… je ne suis pas malade !

A l'archiduchesse.
Rien. Un étouffement. J'ai quitté la parade :
J'ai trop crié, voilà !

A Dietrichstein, qui, pendant qu'il parle, lui tâte le pouls.
Docteur, vous m'ennuyez !

A Sedlinsky, qui profite de l'émotion générale pour gagner la porte.

C'est très gentil à vous, de ranger mes papiers.
Vous me gâtez. Déjà vous m'aviez par tendresse,
Donné tous vos amis pour laquais.

SEDLINSKY, *interdit.*
Votre Altesse
Se figure ?...

LE DUC, *nonchalamment.*
Et vraiment j'en serais très heureux,
Si le service était un peu mieux fait par eux.
Mais on m'habille mal, ma cravate remonte.
Enfin, je vous ferai remarquer, mon cher comte,
− Puisque c'est vous ici que regardent ces soins,
− Que depuis quelques jours mes bottes brillent moins.

Aux laquais et à l'Huissier.
Vous pouvez me laisser, Messieurs. Je vous salue.

Sedlinsky va pour sortir avec eux. Le Duc le rappelle.
Mon cher comte ?...

Sedlinsky revient. Le Duc lui tend du bout des doigts une lettre qu'il a prise dans un livre.
Une encor que vous n'avez pas lue !

Sedlinsky remet, d'un air piqué, la lettre sur la table, et sort.

DIETRICHSTEIN, *au duc.*
Je vous trouve, avec lui, d'une sévérité !

L'ARCHIDUCHESSE, *à Dietrichstein.*
Le duc n'a−t−il donc pas toute sa liberté ?

DIETRICHSTEIN
Oh ! Le prince n'est pas prisonnier, mais ...

LE DUC
J'admire
Ce mais ! Sentez-vous tout ce que ce mais veut dire ?
Mon Dieu, je ne suis pas prisonnier, mais ... Voilà.
Mais ... Pas prisonnier, mais ... C'est le terme. C'est la
Formule. Prisonnier ?... Oh ! Pas une seconde !
Mais ... il y a toujours autour de moi du monde.
Prisonnier !... croyez bien que je ne le suis pas !
Mais ... s'il me plaît risquer, au fond du parc, un pas,
Il fleurit tout de suite un oeil sous chaque feuille.
Je ne suis certes pas prisonnier, mais ... qu'on veuille
Me parler privément, sur le bois de l'huis
Pousse ce champignon : l'oreille ! − Je ne suis
Vraiment pas prisonnier, mais ... qu'à cheval je sorte,
Je sens le doux honneur d'une invisible escorte.
Je ne suis pas le moins du monde prisonnier !
Mais ... je suis le second à lire mon courrier.
Pas prisonnier du tout ! mais ... chaque nuit on place
A ma porte un laquais, −

Montrant un grand gaillard grisonnant qui traverse le salon pour emporter un plateau..
Tenez, celui qui passe !
Moi, le duc de Reichstadt, un prisonnier ?... Jamais !

Un prisonnier !... Je suis un pas–prisonnier–mais.

DIETRICHSTEIN, *un peu pincé.*
J'approuve une gaieté... bien rare.

LE DUC
Rarissime !

DIETRICHSTEIN, *saluant pour prendre congé.*
Votre Altesse...

LE DUC, *gravement.*
Sérénissime.

DIETRICHSTEIN
Hein ?

LE DUC
Ré-nis-sime !
On m'a donné ce titre, il m'est particulier
Tâchez une autre fois de ne pas l'oublier !
DIETRICHSTEIN, *saluant le Duc.*
Je vous laisse...

Il sort.

LE DUC, *à l'archiduchesse, amèrement.*
Sérénissime... hein ? Admirable !

Il se jette dans un fauteuil, et remarquant l'album qu'elle a repris sur la table :
Que portez–vous ?

L'ARCHIDUCHESSE
L'herbier de l'Empereur.

LE DUC
Ah ! Diable !
(Feuilletant l'herbier et regardant une image)
« Bengalensis »... Ah ! Oui... « Du Bengale ».... Très bien !

(Il referme l'album violemment)

L'ARCHIDUCHESSE
Je vous trouve nerveux... Qu'avez–vous ?

LE DUC
Je n'ai rien.

L'ARCHIDUCHESSE
Si ! Je sais ! Votre ami Prokesch, l'enthousiaste
Confident d'un espoir que l'on trouve trop vaste,
Ils l'ont envoyé loin.

LE DUC
Mais en revanche, ils m'ont
Procuré pour ami le maréchal Marmont,
Qui, méprisé là–bas, voyage... pour se faire
Complimenter ici d'avoir trahi mon père.

L'ARCHIDUCHESSE
Si je te fais une surprise, Ton Altesse
Est−elle résolue à faire une promesse ?

LE DUC, *lui baisant la main.*
Ce que tu fus pour moi de tout temps m'y résout.

L'ARCHIDUCHESSE
Puis, je t'ai fait un beau cadeau... pour le quinze août ?

LE DUC
Je l'ai caché...

L'ARCHIDUCHESSE, *souriant.*
Où donc, bandit ?

LE DUC, *montrant sa chambre.*
Dans mon repaire.

L'ARCHIDUCHESSE. *(C'est elle qui, maintenant assise, feuillette nerveusement l'herbier.)*
Eh bien ! Donc, promets−moi... − Tu connais ton grand−père
Sa douceur...

LE DUC, *ramassant un papier tombé de l'herbier.*
Qu'est−ce donc qui s'envole ?... Un papier ?
Il lit :
« Si les étudiants s'obstinent à crier,
Que dans des régiments, tous, on les incorpore. »

A l'archiduchesse.
Vous disiez : sa douceur ?...

L'ARCHIDUCHESSE, *feuilletant l'herbier.*
Oui, l'empereur t'adore.
Sa bonté...

LE DUC, *ramassant un autre papier qui est tombé de l'herbier.*
Qu'est−ce encor ?...
Il lit.
« Puisqu'on s'est révolté,
Ordre à nos cuirassiers de charger... »

A l'archiduchesse.
Sa bonté ?...

L'ARCHIDUCHESSE, *nerveusement.*
Il ne peut pas aimer l'esprit nouveau, le trouble !
Mais c'est un excellent vieil homme.

LE DUC
Oui, c'est vrai : double !
Refermant l'herbier.
Fleurettes d'où pourtant, sentences, vous tombiez,
Le bon empereur Franz ressemble à ses herbiers !
D'ailleurs on l'aime !... Il sait se rendre populaire.
Je l'aime bien.

L'ARCHIDUCHESSE
Il peut, pour ta cause, tout faire !

LE DUC
Ah ! S'il voulait !...

L'ARCHIDUCHESSE
Promets de ne t'enfuir jamais
Qu'après avoir tenté près de lui...

LE DUC, *lui tendant la main.*
Je promets.

L'ARCHIDUCHESSE, *après avoir topé, respirant, comme rassurée.*
Ça, c'est gentil !

Et gaiement.
Il faut que je te récompense !

LE DUC, *souriant.*
Vous, ma tante ?

L'ARCHIDUCHESSE
Ah ! On a sa petite influence !
Cet étonnant Prokesch dont on vous a privé...
J'ai tant dit !... J'ai tant fait !... Bref, – il est arrivé !

(Si on décide de confier le rôle du Duc à deux acteurs- comme ce fut le cas lors de la représentation du 12 mai 1990 - afin de montrer ses deux visages de révolté et de résigné, c'est ici qu'on peut opérer le changement « à vue » :
Musique : trompettes du début du 4ème mouvement de la 5ème symphonie de Dvořäk.
Noir. Poursuite sur le Narrateur qui descend et vient se placer près du couple en avant-scène.

- *En avant- scène le couple Duc1 / Archiduchesse embrassé, figé.*
- *Sur le perron le couple Duc2 / Prokesch embrassé, figé.*

NARRATEUR
Quatrième tableau : A la vue de Prokesch son ancien précepteur devenu un ami, le visage du Roi de Rome change.

Balance lumière. On éteint la poursuite et éclaire vivement le couple du perron.

Il embrasse sa tante TOUT en se précipitant vers celui qui arrive...

Lumière générale.

TABLEAU IV / LES ALLIES DE L'AIGLON

LE DUC DE REICHSTAD, PROKESCH, THERESE, FLAMBEAU, MARMONT, METTERNICH, NARRATEUR.

LE DUC, *se dégageant des bras de Prokesch et descendant, tandis que l'autre couple (Duc / Archiduchesse se défait et sort par cour, suivi du Narrateur.)*
Vous ! – Enfin !...

PROKESCH, *à mi–voix, regardant autour de lui avec méfiance.*
Chut ! On peut écouter !

LE DUC, *tranquillement, à voix haute.*
On écoute.
Mais on ne redit rien, jamais.

PROKESCH
Quoi ?

LE DUC
Dans le doute,
J'ai proféré, pour voir, des mots séditieux :
On n'a rien répété jamais.

PROKESCH
C'est curieux !

LE DUC
Je crois que l'écouteur que la police paye
Lui vole son argent et qu'il est dur d'oreille.

PROKESCH, *vivement.*
Et la Comtesse ? Rien de nouveau ?

LE DUC
Rien !

PROKESCH
Oh !

LE DUC, *avec désespoir.*
Rien !
Elle m'oublie !... ou bien, on l'a surprise !... ou bien...
– Oh ! L'an passé, n'avoir pas fui, quelle folie !
Non ! J'ai bien fait... je suis plus prêt ! – Mais on m'oublie !

PROKESCH
Prince !

LE DUC, *allant et venant, avec agitation.*
Ils ont composé de sots mon entourage !

PROKESCH
Que faites–vous ici, depuis six mois ?

LE DUC
Je rage.

PROKESCH
Vous avez tout le parc pour monter à cheval.

LE DUC
Le parc est trop petit !

PROKESCH
Vous avez tout le val !

LE DUC
Le val est trop petit pour que l'on y galope !

PROKESCH
Et que vous faut−il donc pour galoper ?

LE DUC
L'Europe !

PROKESCH, voulant le calmer.
Chut !

(Il feuillette des livres, sur la table.)
Plutarque… César… On vous laisse tout lire ?…

LE DUC
Tout ! Il est loin le temps où Fanny, pour m'instruire,
Apprenait des récits par coeur ! Plus tard, j'obtins
Que quelqu'un me passât des livres clandestins.

PROKESCH, *souriant.*
La bonne archiduchesse ?

LE DUC
Oui. Chaque jour, un livre.
Dans ma chambre, le soir, je lisais : j'étais ivre.
Et puis, quand j'avais lu, pour cacher le délit,
Je lançais le volume en haut du ciel-de-lit !
Les livres s'entassaient dans ce creux d'ombre noire,
Si bien que je dormais sous un dôme d'Histoire
Des feuilles de laurier pleuvaient sur mes yeux clos ;
Austerlitz descendait tout le long des rideaux ;
Iéna se suspendait au gland qui les relève,
Pour se laisser tomber, tout d'un coup, dans mon rêve !
Or, un jour que chez moi, Metternich gravement,
Me racontait mon père, à sa guise !… au moment
Où, très doux, j'avais l'air tout à fait de le croire,
Voilà mon baldaquin qui croule sous la gloire !
Cent livres, dans ma chambre, agitent un seul nom
En battant des feuillets !

PROKESCH
Metternich bondit ?

LE DUC
Non.
Calme, il me dit, avec son sourire d'évêque
« Pourquoi placer si haut votre bibliothèque ? »
Et sortit… Depuis lors, je lis ce que je veux.

PROKESCH, *désignant un volume.*
Même *Le Fils de l'homme* ?

LE DUC
Oui.

PROKESCH
Ce livre odieux ?

LE DUC
Oui. Ce livre français car la haine est injuste !
–Prétend qu'on m'empoisonne, et parle de Locuste.
Mais, France, s'il se meurt, ton prince impérial,
Pourquoi diminuer la beauté de son mal ?
Ce n'est pas d'un poison grossier de mélodrame
Que le duc de Reichstadt se meurt : c'est de son âme !

PROKESCH
Monseigneur !

LE DUC
De mon âme et de mon nom !... ce nom
Dans lequel il y a des cloches, du canon,
Et qui tonne sans cesse, et sonne des reproches
A ma langueur, avec son canon et ses cloches !
Salves et carillons, taisez–vous ! – Du poison ?
Comme si j'en avais besoin dans ma prison !

Il est remonté vers la fenêtre.
Oh ! Vouloir à l'histoire ajouter des chapitres,
Et puis n'être qu'un front qui se colle à des vitres !
Encor, si je pouvais en moi–même avoir foi !

Il lève sur Prokesch un regard d'angoisse.
Vous qui me connaissez, que pensez–vous de moi ?
Ah ! Prokesch ! Si j'étais ce qu'on dit que nous sommes,
Que nous sommes souvent, nous, les fils de grands hommes !
Vous, dites–moi quelle est au juste ma valeur ?
Vous qui me connaissez... puis-je être un empereur ?

Avec désespoir.
Que de ce front, mon Dieu, la couronne s'écarte,
Si sa pâleur n'est pas celle d'un Bonaparte !
Ai-je le front trop lourd et les poignets trop minces ?
Que pensez-vous de moi ?

PROKESCH, *gravement, lui prenant les deux mains.*
Prince, si tous les princes
Connaissaient ces tourments, ces doutes, ces effrois,
Il n'y aurait jamais que d'admirables rois.

LE DUC, *avec un cri de joie, l'embrassant.*
Merci, Prokesch ! Ah ! Ce seul mot me réconforte !
Travaillons, mon ami !

Un laquais entre, pose sur la table un plateau avec des lettres, et sort. C'est celui que le Duc a désigné comme le gardant la nuit, l'homme que l'huissier a appelé le Piémontais.

PROKESCH
Le courrier qu'on apporte.

LE DUC
Lettres de femmes. Ouvrons.

Prenant une première lettre.
« Prince, votre jeunesse,
Votre inexpérience… » Ah ! C'est la chanoinesse !
Je déchire.

La porte s'ouvre doucement, et Thérèse paraît.

THERESE, *timidement.*
Pardon…

LE DUC, *se retournant a sa voix.*
Petite Source, vous ?

THERESE
Mais pourquoi donc toujours ce surnom ?

LE DUC
Il est doux.
Il est pur. Il vous va.

THERESE
Je pars demain pour Parme.
Votre mère m'emmène.

LE DUC*, avec un sourire forcé.*
Essuyons une larme !

THERESE, *tristement.*
Parme !…

LE DUC
C'est le pays des violettes.

THERESE
Oui…

LE DUC
Si ma mère ne le sait pas, dites–le–lui !

THERESE
Oui, Monseigneur. – Adieu.

Elle remonte lentement pour sortir.

LE DUC
Reprenez votre course,
Petite Source !

THERESE, *s'arrêtant.*
Mais… pourquoi « Petite Source » ?

LE DUC
Mais parce qu'elle m'a rafraîchi bien des fois,

L'eau qui dort dans vos yeux et court dans votre voix.
– Adieu…

THERESE *remonte, puis, sur le seuil, comme attendant, espérant encore.*
Vous n'avez pas autre chose à me dire ?

LE DUC
Pas autre chose.

THERESE, *Elle sort.*
Adieu, Monseigneur.

LE DUC
Je déchire.

PROKESCH
Oh ! Je vois !

LE DUC, *rêveur.*
Elle m'aime… et j'aurais pu vraiment…

Changeant de ton,
– Mais faisons de l'histoire et non pas du roman !
Travaillons… Reprenons notre cours de tactique.

PROKESCH, *déroulant un papier qu'il a apporté et l'appliquant sur la table.*
Je vous soumets un plan. Faites–m'en la critique.

LE DUC, *débarrassant la grande table, pour ménager un champ de bataille.*
Attends ! Prends–moi d'abord – là, dans ce coin, tu vois ?
– La grande boîte où sont tous mes soldats de bois !
Ma démonstration, je vais bien mieux la faire
Avec notre petit échiquier militaire.

PROKESCH, *apportant au Duc la boîte de soldats.*
Prouvez–moi que ce plan est des plus hasardeux.

LE DUC, *posant la main sur la boîte, dans un retour de mélancolie.*
Voilà donc les soldats de Napoléon Deux !

PROKESCH, *avec reproche.*
Prince !…

LE DUC
La surveillance est tellement étroite,
Que même mes soldats – tu peux ouvrir la boîte !
– Que même mes soldats de bois sont Autrichiens !
Passe-m'en un. – Posons notre aile gauche…

Il prend sans le regarder le soldat que lui passe Prokesch, cherchant de l'oeil sa place sur la table, le pose, et, brusquement, le voyant :
Tiens !

PROKESCH
Quoi donc ?

LE DUC, *avec stupeur, reprenant le soldat et le regardant.*
Un grenadier de la garde !

Prokesch lui en passe un autre.

Un vélite !

A chaque soldat que lui passe Prokesch.
Un guide ! – Un cuirassier ! – Un gendarme d'élite !
– Ils sont tous devenus Français ! On a repeint
Chacun de ces petits combattants de sapin !

Il se précipite vers la boîte, – et les sort lui–même avec un émerveillement croissant.
Français ! – Français ! – Français !

PROKESCH

Quel est donc ce prodige ?

LE DUC
Quelqu'un les a repeints et resculptés, te dis–je !

PROKESCH
Quelqu'un ?

LE DUC

Et ce quelqu'un… est un soldat !

PROKESCH

Pourquoi ?

LE DUC, *lui faisant regarder de près les petits soldats.*
Il y a sept boutons à l'habit bleu de roi !
Les collets sont exacts. Les revers sont fidèles.
Torsades, brandebourgs, trèfles, nids d'hirondelles,
Tout y est ! Ce quelqu'un ne peut être indécis
Ni sur un passe-poil, ni sur un retroussis !
Les lisérés sont blancs, les pattes ont trois pointes…
Oh ! Toi, qui que tu sois, ami, c'est à mains jointes
Que je te remercie, ô soldat inconnu,
Qui, je ne sais comment, je ne sais d'où venu,
As trouvé le moyen, dans ce bagne où nous sommes,
De repeindre pour moi tous ces petits bonshommes !

Soupirant
Pareil au prisonnier rêveur qui se ferait
Toute une frémissante et profonde forêt
Avec l'arbre en copeaux d'un jardin de poupée,
Rien qu'avec ces soldats je me fais l'Epopée !

Il s'éloigne à reculons de la table.
Mais c'est vrai ! Mais déjà je ne vois plus du tout
La rondelle de bois qui les maintient debout !
Cette armée, on dirait, Prokesch, lorsqu'on recule,
Que c'est l'éloignement qui la rend minuscule !

Il revient, d'un bond, et disposant fiévreusement les petites troupes.
Alignons–les ! Faisons des Wagram, des Eylau !

Il saisit un sabre posé sur la console, – et le place en travers de son champ de bataille.
Tiens ! ce yatagan nu va représenter l'eau.
C'est le Danube !

Il désigne des points imaginaires.

Essling !… Aspern, là, dans la boîte !

A Prokesch.
Lance un pont de papier sur l'acier qui miroite !
−Passe−moi deux ou trois grenadiers à cheval !
− Il faut une hauteur : prends le Mémorial !
− Là, Saint−Cyr !... Molitor, vainqueur de Bellegarde !
Et là, passant le pont...

Depuis un instant Metternich est entré, et, debout derrière le Duc qui, dans le feu de l'action, s'est agenouillé au sol pour mieux arranger les soldats, il suit les manoeuvres.

METTERNICH, *tranquillement.*
Passant le pont ?

LE DUC, *tressaille, et se retournant.*
La Garde !

METTERNICH, *regardant avec son lorgnon.*
Alors, toute l'armée est française, aujourd'hui ?
D'où vient qu'on ne voit pas d'Autrichiens ?

LE DUC
Ils ont fui.

METTERNICH
Tiens ! Tiens ! Qui vous les a peinturlurés ?

LE DUC, *sèchement.*
Personne.

METTERNICH
C'est vous ?... Vous abîmez les joujoux qu'on vous donne ?

LE DUC, *pâlissant.*
Mais, Monsieur !...

Metternich sonne. Un laquais paraît. C'est le même que tout à l'heure.

METTERNICH, *au laquais.*
Emportez et jetez ces soldats !
On en rapportera de neufs.

LE DUC
Je n'en veux pas !
Si j'en suis au joujou, du moins qu'il soit épique !

METTERNICH
Quelle mouche, ou plutôt quelle abeille, vous pique ?

LE DUC, *marchant sur lui les poings crispés.*
Sachez que l'ironie étant peu de mon gré...

LE LAQUAIS, *en passant devant le Duc, bas et vite.*
Taisez-vous, Monseigneur, je vous les repeindrai.

Il emporte les soldats dans le puits où lui-même disparaît.

METTERNICH, *qui remontait, se retourne à la menace du Duc, et avec hauteur.*
Plaît-il ?

LE DUC, *calmé subitement, avec une humilité forcée.*
Rien. Un moment d'humeur involontaire.
Pardonnez−moi… *(A part)* J'ai quelqu'un là. Je peux me taire !

METTERNICH
J'amenais justement votre ami.

LE DUC
Mon ami ?

METTERNICH
Le maréchal Marmont.

PROKESCH, *avec une indignation contenue.*
Marmont !

METTERNICH, *regardant Prokesch.*
Il est parmi
Ceux qu'il me plaît de voir ici…

PROKESCH, *entre ses dents.*
J'aime à le croire.

METTERNICH
Il est là.

LE DUC, *très aimablement.*
Mais qu'il vienne !

A part, tandis que Marmont entre par l'escalier central :
Ah ! mon père !… la gloire !…
Les aigles !… le manteau !… le trône impérial !…

Il se redresse calme et souriant, et très naturellement, à Marmont qui salue Metternich.
Comment vous portez−vous, Monsieur le Maréchal ?

METTERNICH, *désirant emmener Prokesch, lui prend le bras et l'emmène par fond jardin.*

Prokesch, venez un peu voir la chambre qu'habite
Le duc…

MARMONT, *s'asseyant sur un signe du Duc.*
C'est, Monseigneur, ma dernière visite,
Car, sur lui, je n'ai plus à vous apprendre rien.

LE DUC
C'est vraiment désolant ; vous en parliez si bien !

MARMONT
J'en ai fait un portrait fidèle à Votre Altesse.

LE DUC
Fidèle ! − Alors, plus rien ?

MARMONT
Plus rien.

LE DUC
Sur sa jeunesse,

Plus aucun souvenir ?

MARMONT
Aucun.

LE DUC
Résumons−nous :
Il fut très grand.

MARMONT
Très grand.

LE DUC
Mais peut−être, sans vous,
Aurait−il...

MARMONT
J'ai parfois empêché...

LE DUC
Le désastre.

MARMONT, *encouragé.*

Dame ! Il avait le tort de trop croire...

LE DUC
A son astre.

MARMONT, *satisfait.*
Nous nous rencontrons bien dans nos conclusions.

LE DUC
Et ce fut, n'est−ce pas ? comme nous le disions...

MARMONT, *s'abandonnant tout à fait.*
Ce fut un général, certes, considérable ;
Mais enfin on ne peut pas dire...

LE DUC
Misérable !

MARMONT, *se levant.*
Hein ?

LE DUC
Puisque j'ai fini de vous prendre aujourd'hui
Tout ce qui vous restait de souvenirs de lui
Tout ce qui, malgré vous, en vous, était splendide
Je vous jette à présent, − puisque vous êtes vide !

MARMONT, *blême.*
Mais je...

LE DUC
L'avoir trahi, duc de Raguse − toi !
Oui vous vous disiez tous, je sais « Pourquoi pas moi ? »
En voyant empereur votre ancien camarade.
Mais toi ! Toi ! Qu'il aima depuis le premier grade !

− Car il t'aimait au point de rendre mécontents
Ses soldats ! − Toi qu'il fit maréchal à trente ans !

MARMONT, *rectifiant sèchement.*
Trente−cinq !

LE DUC
Et voilà ! C'est le traître d'Essonnes !
Et pour dire : trahir ! Le peuple − frissonnes ! −
Le peuple a fabriqué le verbe raguser !

Se levant tout d'un coup et marchant sur lui
Ne vous laissez donc pas en silence accuser
Répondez ! Ce n'est plus le prince François−Charles,
C'est Napoléon Deux maintenant qui vous parle !

MARMONT, *qui voit Metternich apparaître sur le perron avec Prokesch, recule, bouleversé*
Mais on vient !... Metternich !... Je reconnais sa voix ...

LE DUC, *lui montrant la porte qui s'ouvre, fièrement.*
Eh bien ! Trahissez-nous une seconde fois !

Les bras croisés, il le brave du regard.
Silence..

METTERNICH, *traversant le fond avec Prokesch.*
Ne vous dérangez pas. Causez ! causez !... J'emmène
Prokesch, au fond du parc, voir la Ruine Romaine
Où j'organise un bal. Dernier représentant
D'un monde qui mourra, dit−on, dans un instant,
J'aime assez que ce soit sur des ruines qu'on danse !
A demain.

Ils sortent. Un temps.

MARMONT, *d'une voix sourde.*
Monseigneur, j'ai gardé le silence

LE DUC
Il n'aurait plus manqué que vous ragusassiez !

MARMONT, *saisissant une chaise.*
Vous pouvez conjuguer ce verbe ; je m'assieds.

LE DUC
Comment ?

MARMONT
Je vous permets de conjuguer ce verbe,
Car vous avez été, tout à l'heure, superbe !

LE DUC
Monsieur !...

MARMONT, *haussant les épaules.*
J'ai dit du mal de l'Empereur ? J'en dis
Toujours... depuis quinze ans, c'est vrai : je m'étourdis !
Ne comprenez-vous pas que le duc de Raguse
Espère se trouver, à lui-même, une excuse ?

− La vérité... c'est que je ne l'ai pas revu.
Si je l'avais revu, je serais revenu !
Bien d'autres l'ont trahi, croyant servir la France !
Mais ils l'ont tous revu ! Voilà la différence !
Tous ils étaient repris ! − Et je le suis, ce soir !

LE DUC
Pourquoi ?

MARMONT, *avec une brusque chaleur.*
Mais parce que je viens de le revoir !

LE DUC, *auquel échappe presque un cri de joie.*
Comment ?

MARMONT, *tendant la main vers le Duc.*
Là, dans le front, dans la fureur du geste,
Dans l'oeil étincelant !... insultez−moi. Je reste.

LE DUC
Ah !... tu réparerais un peu, si c'était vrai !
Et c'est toi, par ton cri, qui m'aurais délivré
De ce doute de moi, si triste, et qu'on exploite.
Quoi ! Malgré mon front lourd et ma poitrine étroite ?...

MARMONT
Je l'ai revu !

LE DUC
D'espoir je suis réenvahi !
Je voudrais pardonner ! − Pourquoi l'as−tu trahi ?

MARMONT
Ah ! Monseigneur !...

LE DUC
Pourquoi, − vous autres ?

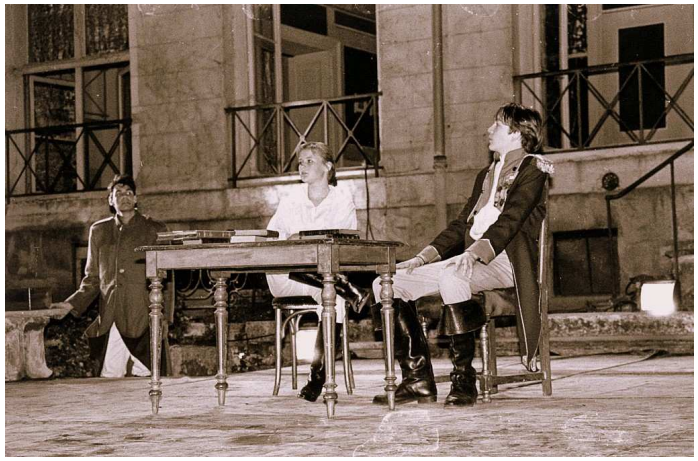
MARMONT, *avec un geste découragé.*
La fatigue !
Que voulez−vous ?... Toujours l'Europe qui se ligue !
Etre vainqueur, c'est beau, mais vivre a bien son prix !
Toujours Vienne, toujours Berlin, − jamais Paris !
Tout à recommencer, toujours !... On recommence
Deux fois, trois fois, et puis... C'était de la démence !
A cheval sans jamais desserrer les genoux !
A la fin nous étions trop fatigués !

LE LAQUAIS, *d'une voix de tonnerre*
Et nous ?...

Il surgit du puits brusquement éclairé,.

LE DUC et MARMONT,
Hein ?

Ils se retournent et l'aperçoivent qui émerge.



LE LAQUAIS, *descendant peu à peu vers Marmont.*
Et nous, les petits, les obscurs, les sans-grades,
Nous qui marchions fourbus, blessés, crottés, malades,
Sans espoir de duchés ni de dotations,
Nous qui marchions toujours et jamais n'avancions ;
Trop simples et trop gueux pour que l'espoir nous berne
De ce fameux bâton qu'on a dans sa giberne ;
Nous qui par tous les temps n'avons cessé d'aller,
Suant sans avoir peur, grelottant sans trembler,
Ne nous soutenant plus qu'à force de trompette,
De fièvre, et de chansons qu'en marchant on répète ;
Nous sur lesquels pendant dix−sept ans, songez−y,
Sac, sabre, tourne−vis, pierres à feu, fusil,
− Ne parlons pas du poids toujours absent des vivres ! −
Ont fait le doux total de cinquante−huit livres ;
Nous qui, coiffés d'oursons sous les ciels tropicaux,
Sous les neiges n'avions même plus de shakos ;
Qui d'Espagne en Autriche exécutions des trottes ;
Nous qui, pour arracher ainsi que des carottes
Nos jambes à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains ;
Nous qui, pour notre toux n'ayant pas de jujube,
Prenions des bains de pied d'un jour dans le Danube ;
Nous qui n'avions le temps, quand un bel officier
Arrivait, au galop de chasse, nous crier
« L'ennemi nous attaque, il faut qu'on le repousse ! »
Que de manger un blanc de corbeau, sur le pouce,
Ou vivement, avec un peu de neige, encor,
De nous faire un sorbet au sang de cheval mort ;
Nous...

LE DUC, *les mains crispées aux bras de son fauteuil, penché en avant, les yeux ardents.*
Enfin !...

LE LAQUAIS
... qui, la nuit, n'avions pas peur des balles,
Mais de nous réveiller, le matin, cannibales
Nous...

LE DUC, *de plus en plus penché ; s'accoudant sur la table, et dévorant cet homme du regard.*
Enfin !...

LE LAQUAIS
... qui marchant et nous battant à jeun
Ne cessions de marcher...

LE DUC, *transfiguré de joie.*
Enfin ! J'en vois donc un !

LE LAQUAIS
... Que pour nous battre, − et de nous battre un contre quatre
Que pour marcher, − et de marcher que pour nous battre,
Marchant et nous battant, maigres, nus, noirs et gais...
Nous, nous ne l'étions pas, peut−être, fatigués ?

MARMONT, *interdit.*
Mais...

LE LAQUAIS
Et sans lui devoir, comme vous, des chandelles,
C'est nous qui cependant lui restâmes fidèles !
Aux portières du roi votre cheval dansait !...

Au Duc.
De sorte, Monseigneur, qu'à la cantine où c'est
Avec l'âme qu'on mange et de gloire qu'on dîne...
Sa graine d'épinard ne vaut pas ma sardine !

MARMONT
Quel est donc ce laquais qui s'exprime en grognard ?

LE LAQUAIS, *prenant la position militaire.*
Jean-Pierre-Séraphin Flambeau, dit « le Flambard ».
Ex-sergent grenadier vélite de la garde.
Né de papa breton et de maman picarde.
S'engage à quatorze ans, l'an VI, deux germinal.
Baptême à Marengo. Galons de caporal
Le quinze fructidor an XII. Bas de soie
Et canne de sergent trempés de pleurs de joie
Le quatorze juillet mil huit cent neuf, – ici,
– Car la garde habita Schönbrunn et Sans–Souci ! –
Au service de Sa Majesté Très Française.
Total des ans passés : seize ; campagnes : seize.
Batailles : Austerlitz, Eylau, Somo–Sierra,
Eckmühl, Essling, Wagram, Smolensk... et caetera !
Faits d'armes trente–deux. Blessures : quelques–unes.
Ne s'est battu que pour la gloire, et pour des prunes.

MARMONT, *au Duc.*
Vous n'allez pas ainsi l'écouter jusqu'au bout ?

LE DUC
Oui, vous avez raison, pas ainsi – mais debout !

Il se lève. A Flambeau
Ah ! mon brave Flambeau, peintre en soldats de bois,
Quand je pense que je te vois depuis un mois...

Après un léger silence d'émotion.
Et pour un dévouement d'une suite pareille,
Que me demandes–tu ?

FLAMBEAU
De me tirer l'oreille.

LE DUC
De ?...

FLAMBEAU, *gaiement.*
Que peut demander un ex–grognard ?

LE DUC, *un peu troublé par sa familiarité soldatesque.*
Un ex ?...

FLAMBEAU
J'attends !... Mais allez donc !... Oui... le pouce... et l'index...

Le Duc lui tire l'oreille, maladroitement, d'un geste hautain. Flambeau fait la moue.
Ah ! ce n'est pas ainsi, Monseigneur, qu'on la pince !
Vous, vous ne savez pas ; vous, − vous êtes trop prince !

LE DUC, *tressaillant.*
Ah ! tu crois ?

MARMONT
Maladroit, de lui dire ce mot !

FLAMBEAU
Quand le prince est Français, c'est un demi−défaut !

LE DUC, *anxieusement.*
Mais... me sent−on Français dans ce palais d'Autriche ?

FLAMBEAU, *regardant autour de lui.*
Oh ! Oui ! Vous n'allez pas ici. C'est lourd ! C'est riche !
Vous jurez, là-dedans, ce goût, cette élégance !
− Vous aussi, Monseigneur, on vous a fait en France.

MARMONT, *au Duc.*
Il faut y retourner !

FLAMBEAU
Et sur la croix d'honneur
Venir faire remettre un petit empereur !

LE DUC
Mais qui donc ont-ils mis à sa place ?

FLAMBEAU
Henri Quatre.
Dame ! Il fallait trouver quelqu'un qui sût se battre.
Ah ! Monseigneur... cette goutte de sang ardent
Qui descendait, et devenait, en descendant,
De l'or, et de l'émail, avec de la verdure...
C'était comme un bijou coulant d'une blessure.

LE DUC
Ce devait être beau, mon ami, je le crois.
Sur ta poitrine, là.

FLAMBEAU
Moi ?... Je n'ai pas la croix !

LE DUC, *sursautant.*
Après ce que tu fis, modeste et grandiose ?

FLAMBEAU
Pour l'avoir, il fallait faire bien autre chose !

LE DUC
Tu n'as pas réclamé ?

FLAMBEAU, *simplement.*
Quand le petit Tondu
Ne donnait pas l'objet, c'est qu'il n'était pas dû.

LE DUC
Eh bien ! Moi, sans pouvoir, sans titre, sans royaume,
Moi qui ne suis qu'un souvenir dans un fantôme !
Moi, ce duc de Reichstadt qui, triste, ne peut rien
Qu'errer sous les tilleuls de ce parc autrichien
En gravant sur leurs troncs des N dans la mousse,
Passant qu'on ne regarde un peu que lorsqu'il tousse !
Moi qui n'ai même plus le plus petit morceau
De la moire rouge, hélas ! Dans mon berceau !
Moi dont ils ont en vain constellé l'infortune !

Il montre les deux plaques de décorations autrichiennes, sur sa poitrine.
Moi qui ne porte plus que deux croix au lieu d'Une !
Moi malade, exilé, prisonnier je ne peux
Galoper sur le front des régiments pompeux
En jetant aux héros des astres ! Mais j'espère,
J'imagine... il me semble enfin que, fils d'un père
Auquel un firmament a passé par les mains,
Je dois, malgré tant d'ombre et tant de lendemains,
Avoir au bout des doigts un peu d'étoile encore...
Jean-Pierre-Séraphin Flambeau, je te décore !

FLAMBEAU
Vous ?

LE DUC
Dame ! ce ruban n'est pas le vrai...

FLAMBEAU
Le vrai, C'est celui qu'on reçoit en pleurant : j'ai pleuré.

MARMONT
D'ailleurs, c'est à Paris que ça se légalise !

LE DUC
Mais que faire pour y rentrer ?

FLAMBEAU
Votre valise !

LE DUC
Hélas !

FLAMBEAU, *rapidement.*
Non ! Plus d'hélas ! C'est aujourd'hui le neuf.
Si vous voulez, le trente, être sur le Pont-Neuf,
Assistez, − et, le trente, on reverra la Seine ! −
Au bal que demain soir donne Népomucène.

LE DUC ET MARMONT
Qui ?

FLAMBEAU
Metternich (Clément, Lothaire, Wenceslas,
Népomucène). Allez au bal, − et plus d'hélas !

MARMONT
Mais tu dis devant moi des choses bien secrètes !

FLAMBEAU, *gaiement, l'enrôlant d'un geste.*
Vous n'éventerez pas un complot − dont vous êtes !

LE DUC, *avec un haut−le−corps.*
Non ! pas Marmont !

MARMONT
Mais si ! je m'en mets !
A Flambeau.
C'est égal.
Tu ne m'auras pas pris avec un madrigal !
Tu m'as fait tout à l'heure une sortie... outrée !

FLAMBEAU
Oui, mais ça me faisait une jolie entrée.

MARMONT
C'était très imprudent !

FLAMBEAU
C'est vrai... mais mon défaut
C'est d'en faire toujours un peu plus qu'il ne faut !
Aux consignes, toujours, j'ajoute quelque chose
J'aime me battre avec, à l'oreille, une rose !
Je fais du luxe !

MARMONT
Donc, si la Camerata
Veut m'employer...

LE DUC, *avec violence.*
Non ! pas Marmont !

FLAMBEAU
Tara ta ta !
Laissez−le donc se racheter !

LE DUC
Non !

MARMONT, *à Flambeau.*
J'ai des listes
Très bien faites ! Des mécontents, des royalistes !
L'ambassadeur Maison est un de mes amis !

FLAMBEAU, *vivement.*
Oh ! il peut nous servir !

LE DUC, *douloureusement.*
Déjà des compromis !
Avec désespoir.
Non ! non ! je ne veux pas que Marmont se consacre...

MARMONT, *saluant et sortant..*
Je vous obéirai, Monsieur, après le sacre.
− Je vais voir de ce pas le maréchal Maison.

FLAMBEAU, *fermant la porte, et redescendant.*
Cette ancienne canaille a tout à fait raison.

LE DUC, *allant et venant avec agitation.*
Soit !... Je partirais bien !... mais la preuve ! la preuve
Que de mon père encor la France se sent veuve !
Elles ont dû mourir, Flambeau, depuis le temps,
Les tendresses pour nous de tous ces braves gens !

FLAMBEAU, *lyrique.*
Leurs tendresses pour vous ?... Elles sont immortelles !
Et de sa poche il tire quelque chose de long et de tricolore qu'il fait tournoyer glorieusement au−dessus de sa tête, puis remet dans les mains du Duc.

LE DUC
Qu'est−ce que c'est que ça, Flambeau ?
FLAMBEAU, *tranquillement.*
C'est des bretelles.

LE DUC
Es−tu fou ?

FLAMBEAU
Regardez ce qu'il y a dessus.

LE DUC
Mon portrait !

FLAMBEAU
Ça se porte assez. Les gens cossus.

LE DUC
Mais, Flambeau !

FLAMBEAU, *lui présentant une tabatière qu'il tire de son gousset.*
Voulez−vous accepter une prise ?

LE DUC, *interdit.*
Je...

FLAMBEAU, *lui faisant signe de regarder.*
Sur la tabatière, une tête... qui frise.

LE DUC
C'est moi !

FLAMBEAU, *déployant un grand mouchoir de soie comme en vendent les colporteurs.*
Que pensez−vous de ce grand mouchoir bleu ?
Hein ! ça fait bien, le Roi de Rome, au beau milieu ?

LE DUC
Mais...

FLAMBEAU, *Il étale le mouchoir au dossier d'un fauteuil et déplie une image d'Epinal.*
Image en couleur, pour les murs. Ça se colle.

LE DUC
C'est encor moi, sur un cheval...

FLAMBEAU *lui présente une pipe.*
Qui caracole !

– Et comment trouvez–vous la pipe ?

LE DUC, *se reconnaissant dans la tête de pipe.*
Mais, Flambeau !...

FLAMBEAU
Ah ! Vous ne direz pas que vous n'êtes pas beau !

LE DUC, *partagé entre l'émotion et le rire.*
Je...

FLAMBEAU, *sortant toujours de ses poches d'autres petits objets.*
Cocarde ! On la met pour qu'elle soit saisie !

LE DUC
Qu'est–ce encor ?

FLAMBEAU
Médaillon. Petite fantaisie !

LE DUC
C'est toujours moi !

FLAMBEAU, *Il a tiré un verre des basques de sa livrée.*
Toujours ! Et sur ce verre, en mat,
Quels mots a–t–on gravés ?

LE DUC, *lisant sur le verre.*
« François, duc de Reichstadt ! »

FLAMBEAU, *sortant de sous son gilet une assiette peinte.*
Vous ne voudriez pas qu'il n'y eût pas l'assiette...

LE DUC, *de plus en plus stupéfait.*
L'assiette ?

FLAMBEAU, *disposant tout sur la table à mesure que ça sort de ses poches.*
Le couteau ! – Le rond de serviette !
– Ah ! sur le coquetier, vous avez l'air ravi !

Il avance un fauteuil.
Le couvert est complet : Monseigneur est servi.

LE DUC, *tombant assis.*
Flambeau !

FLAMBEAU, *avec un enthousiasme croissant.*
Enfin, de tout ! – Et des cravates roses
Où l'on vous voit brodé dans des apothéoses !
– Des cartes à jouer dont vous êtes l'atout !

LE DUC, *éperdu, au milieu des objets qui pleuvent autour de lui sur la table.*
Flambeau !

FLAMBEAU
Des almanachs !

LE DUC
Flambeau !

FLAMBEAU

De tout ! De tout !

LE DUC, *éclatant en sanglots.*
Flambeau !

FLAMBEAU, *qui saisit le foulard qu'il a mis au dossier du fauteuil*
Hein ? Vous pleurez ? Nom d'un petit bonhomme !
Essuyez−vous les yeux avec le Roi de Rome !

Agenouillé près du Duc et lui essuyant les yeux avec le mouchoir.
Moi, je vous dis qu'on bat les fers lorsqu'ils sont chauds ;
Que vous avez le peuple avec les maréchaux ;
Que le roi, le roi même, à cette heure n'existe
Qu'à la condition d'être bonapartiste ;
Qu'en vain ils ont un coq qui se donne du mal
Pour ressembler, de loin, à l'aigle impérial ;
Qu'on trouve irrespirable, en France, un air sans gloire ;
Qu'une couronne ne tient pas sur une poire ;
Que la jeunesse, autour de vous, va se ranger
En fredonnant une chanson de Béranger ;
Que la rue a frémi, que le pavé tressaille,
− Et que Schönbrunn est bien moins joli que Versailles.

LE DUC, debout.
J'accepte... je fuirai...
On entend une sonnerie de trompettes, militaire, dehors, (la marche de La Clémence de Titus *de Mozart, qu'on entendra, en sourdine jusqu'à la fin du tableau). Le Duc tressaille.*

FLAMBEAU, *qui a couru à la fenêtre.*
Sur l'escalier d'honneur,
C'est la musique de la garde. − L'Empereur
Doit rentrer au château.

LE DUC, *dégrisé.*
Mon grand−père qui rentre !
Ma promesse !...
A Flambeau.
Non ! non ! avant d'accepter...

FLAMBEAU, *inquiet.*
Diantre !

LE DUC
Je dois tenter auprès de lui... ! Mais si ce soir,
Quand tu viendras ici me garder, tu peux voir
Quelque chose... que tu n'y vois pas d'habitude,
C'est que j'accepte alors de fuir ! De ta voix rude
Tu pourras dire : « Ouvrez toutes les portes closes ! »
Maintenant, fais−moi vite un paquet de ces choses ;
Dans ma chambre, à loisir, je compte les revoir !

FLAMBEAU, *entassant rapidement tous les petits objets dans le foulard.*
− J'en fais un baluchon, tenez, dans le mouchoir !
− Mais dites−moi ce que ce signal peut bien être ?

LE DUC
Flambeau, tu ne peux pas ne pas le reconnaître !

− Les entends−tu jouer, en bas, l'air autrichien ?

FLAMBEAU, *ramenant les bouts du foulard pour terminer le paquet.*
Ça ne vaut pas la Marseillaise, nom d'un chien !

LE DUC
La Marseillaise !... − Eh bien ! Les bouts, tu les attaches ?
Oui, mon père disait « Cet air a des moustaches ! »

FLAMBEAU, *nouant et serrant.*
Il a des favoris, leur air national !

LE DUC, *mettant le baluchon sur son épaule.*
Rentrer en France, à pied, ce ne serait pas mal,
Avec son baluchon, comme ça, sur l'épaule !
Il va vers sa chambre, d'un petit air crâne de conscrit, balançant le paquet bleu derrière lui.

FLAMBEAU, *le suivant des yeux, brusquement attendri.*
Que vous êtes gentil et que vous êtes drôle !
C'est la première fois que je vous vois ainsi.

LE DUC, *qui va entrer dans sa chambre, se retourne. Et avec émotion :*
Un peu jeune ? Un peu gai ? C'est vrai, Flambeau !... Merci !
Poursuite sur le Duc qui sort, remplacé aussitôt par le Narrateur qui parle depuis le perron, tandis que les laquais vident le plateau, dans une pénombre bleue.

NARRATEUR
Tandis que l'orchestre autrichien joue la marche de *La Clémence de Titus* de l'incomparable Wolfgang Amadeus Mozart, le Duc sort en rêvant à son destin fabuleux. Accordons-lui ce quart d'heure de paix et sortons discrètement nous raffraîchir au bar du théâtre : ENTRACTE. (*Un Temps plus ou moins long*) Pour les acteurs !

(*Il s'écarte et tous les acteurs, le Duc et Thérèse en tête, descendent vers le plateau sur la fin de la Marche de* La Clémence de Titus *de Mozart. Immédiatement collé à cette fin, la musique de* Zweifach Bagdad Cafe. *Le bal commence : le Duc et Thérèse dansent, tandis que l'ensemble de la Cour se masse à fond cour. Quand le couple arrête de danser, il remonte vers les autres acteurs tandis que la musique baisse et s'arrête. Pendant que la cour s'assoit sur le podium à cour, le Narrateur se détache et vient au centre, à la face :)*

Cinquième tableau : L'orchestre s'accorde à nouveau. Regagnons nos places tandis que la Cour se rend au petit divertissement qui se tient dans la ruine romaine, annoncé par Metternich tout à l'heure. Mais je laisse Flambeau me relayer auprès du Duc.

Lumière

TABLEAU V / LE COMPLOT DE LA COMTESSE.

**LE DUC DE REICHSTAD, FLAMBEAU, LA COMTESSE CAMERATA,
LA COUR,
NARRATEUR.**

Flambeau et le Duc se détachent, par la face, de la cour que le Narrateur a rejoint au lointain.

FLAMBEAU,
Sitôt qu'ils seront tous installés, La Comtesse
Nous rejoindra portant ainsi que Votre Altesse.
Même uniforme blanc, pour prendre votre place
Afin de ramener au pavillon de chasse,
Sedlinsky Metternich, leurs espions et laquais.

Du bruit
Chut !

La Comtesse surgit du puits vêtue du même uniforme que le Duc..
C'est Camerata !

LE DUC
Oh ! Je me reconnais
C'est moi qui viens vers moi dans l'ombre qui s'étonne !

LA COMTESSE
Bonsoir, Napoléon.

LE DUC
Bonsoir, Napoléone.

LA COMTESSE
Je suis très calme. Et toi ?

LE DUC
Je songe aux dangers fous
Que vous allez courir pour moi !

LA COMTESSE, *vivement.*
Oh ! pas pour vous.

LE DUC
Ah ?

LA COMTESSE
Pour le nom, la gloire, et mon sang sur le trône !

LE DUC, *souriant.*
Comme tu fais sonner ta cuirasse, Amazone !

LA COMTESSE, *sortant, avec fierté.*
Oui, ce serait moins beau si c'était par amour !

FLAMBEAU
C'est l'heure. Allons.

LE DUC *regardant en direction de Thérèse qui se tient en retrait du reste de la cour.*
Adieu Thérèse, adieu l'amour !

FLAMBEAU
Quoi ?

LE DUC
Elle m'attendait au pavillon de chasse.
Que dira-t-elle à voir la comtesse à ma place ?

Tandis qu'ils sortent vers l'escalier du perron, le tailleur vêtu en Figaro des Noces de Figaro *surgit sur ce perron, très éclairé et chante « Non piu andrai, farfalonne amoroso » l'air qui accompagne le départ de Chérubin à la fin du 1er acte de cet opéra.*

Non più andrai, farfallone amoroso,
Notte e giorno d'intorno girando,
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.

Le chanteur descend jusque devant la cour qu'il salue, puis il va chercher Thérèse qu'il conduit jusqu'au puit tout en empêchant Camerata (toujours vêtue en uniforme de Duc) de les suivre.

Non piu avrai questi bei penacchini,
Quel cappello leggiero e galante,
Quella chioma, quell'aria brillante,
Quel vermiglio donnesco color!
Quel vermiglio donnes color!
Non piu avrai quei penacchini,
Quel cappello
Quella chioma, quell'aria brillante
Non più andrai, farfallone amoroso,
Notte e giorno d'intorno girando,
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.

Il laisse Thérèse, revient vers Camerata, fait sortir Sedlinsky et Marmont, et attend avec Camerata au pied de l'escalier, la laisse regagner la Cour,

Fra guerrieri, poffar Bacco!
Gran mustacchi, stretto sacco,
Schioppo in spalla, sciabla al fianco,
Collo dritto, muso franco,
Un gran casco, o un gran turbante,
Molto onor, poco contante.
Poco contante
Poco contante
Ed in vece del fandango
Una marcia per il fango.
Per montagne, per valloni,
Con le nevi, e i solioni,
Al concerto di tromboni,
Di bombarde, di cannoni,
Che le palle in tutti i tuoni,
All'orecchio fan fischiar.
Non piu avrai quei penacchini,
Non piu avrai quel cappello

Non piu avrai quella chioma
Non piu avrai quell'aria brillante.

Il remonte sur le perron

Non più andrai, farfallone amoroso,
Notte e giorno d'intorno girando,
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.
Delle belle turbando il riposo,
Narcisetto, Adoncino d'amor.
Cherubino, alla vittoria!
Alla gloria militar!
Cherubino, alla vittoria!
Alla gloria militar!
Alla gloria militar !

Il fait sortir du Palais, le Duc1 suivi de Flambeau et Prokesch qui vont s'asseoir à la face.

Alla gloria militar!

Tandis que le chanteur rentre, le Narrateur quitte la Cour et rejoint le trio à la face.

NARRATEUR
Sixième et dernier tableau : De Schönbrunn où la cour assiste à la fin du premier acte des *Noces de Figaro* de l'incomparable Wolfgang Amadeus Mozart, les voilà enfuis… Ils ont franchi les grilles du parc. Ils sont traversé le Prater silencieux, et devant eux s'ouvre la grande plaine autrichienne…. Ils s'arrêtent un instant pour la contempler…. (*Un temps plus ou moins long*) … Mais voici qu'un cavalier est sorti de la ville et s'est lancé à leur suite.

Marmont sort du palais, et les rejoint essoufflé.
Lumières bleues et rouges.
Au fond, derrière le puits, Thérèse.
A cour, la Cour, figée dans sa posture de spectateur.

TABLEAU VI / L'EXPIATION DE L'AIGLON.

LE DUC DE REICHSTAD, FLAMBEAU, MARMONT, PROKESCH SEDLINSKY, SES LAQUAIS-ESPIONS, ET LA COUR (figée à cour) NARRATEUR.

MARMONT (*entrant essoufflé*)
Prince ne tardez plus. Le complot est connu
L'on vous cherche et par hasard il m'est parvenu
Qu'il était question de tuer Votre Altesse
Surprise au rendez-vous, ce soir.

LE DUC, *se relevant avec un cri d'effroi.*
Dieu ! La comtesse !
Rentrons ! Rentrons !

MARMONT
Pourquoi ?

LE DUC, *avec désespoir.*
La comtesse !...

PROKESCH, *voulant le retenir.*
Elle peut
Se faire reconnaître...

LE DUC
Ah ! Tu la connais peu !
Mais cette femme–là se fera, par ces brutes,
Tuer dix fois pour que je gagne dix minutes !
Rentrons !

MARMONT
Il faut partir !

LE DUC, *avec force.*
Il faut rentrer !

PROKESCH
Oui mais
Rentrer, c'est abdiquer peut–être à tout jamais
La couronne

LE DUC
Partir, c'est abdiquer mon âme !

MARMONT
On peut sacrifier quelquefois...

LE DUC
Une femme ?

MARMONT
Risquer, pour une femme, au moment du succès...

FLAMBEAU
Allons décidément, c'est un prince français !

LE DUC, *hésitant encore.*
Je ne peux…

PROKESCH
Vous pouvez !

MARMONT
C'est le meilleur parti !

FLAMBEAU, *entendant le galop d'un cheval.*
Partez donc !

LA COMTESSE, *apparaissant dans l'uniforme du Duc, couverte de boue, pale, échevelée,*
Malheureux, vous n'êtes pas parti !

LE DUC, *éperdu.*
Vous !… Mais on m'avait dit !… Pouvais–je fuir ?

LA COMTESSE, *rageusement.*
Oui, certes !

LE DUC
Une femme…

LA COMTESSE, *avec mépris.*
Une femme ! Eh bien, la grande perte !

LE DUC, *balbutiant.*
Mais je…

LA COMTESSE
Mais vous deviez m'abandonner !

LE DUC
Songez…

LA COMTESSE, *furieuse.*
Je songe au temps perdu !

LE DUC
Vos dangers…
LA COMTESSE
Quels dangers ?

LE DUC
Nos alarmes pour vous étaient…

LA COMTESSE, *fièrement.*
Quelles alarmes ?
Flambeau n'a–t–il donc pas été mon maître d'armes ?

LE DUC
Mais cet homme ?…

LA COMTESSE
Partez !

LE DUC
Qu'avez–vous fait ?

LA COMTESSE
Oh rien !
Il a tiré son sabre − et j'ai tiré le mien !

LE DUC
Pour moi !... tu t'es battue ?

LA COMTESSE
« Oh ! Oh ! Le fils du Corse ! »
Grondait−il, « j'ignorais qu'il fût de cette force ! »
« Il ne s'en doutait pas lui-même ! »... Mais ma voix...

LE DUC, *voyant du sang à la main de la Comtesse.*
Ah ! Vous êtes blessée !

LA COMTESSE, *secouant dédaigneusement le sang.*
Oh ! Ce n'est rien, les doigts !
... Mais ma voix me trahit « Une femme ?» Il recule.
− « Défends−toi donc ! » − «Je ne peux pas, c'est ridicule !
Cette femme n'est pas le chevalier d'Eon ! »
− « Défends−toi ! Cette femme est un Napoléon ! »
Sentant sa lame, alors, par la mienne rejointe,
Il fonce !... et je lui fais... le coup de contre-pointe !
Mais des gens arrivaient au bruit. Si l'on m'arrête,
Le plan est découvert trop tôt ! Je perds la tête.
Je sors en tâtonnant. J'entends je ne sais qui
Crier d'aller chercher Monsieur de Sedlinsky...
Et je fuis en prenant votre cheval de selle !
− Je l'ai crevé ! − je n'en peux plus !...

Prokesch et Marmont la soutiennent

LE DUC
Elle chancelle !
.
LA COMTESSE, *défaillante.*
Après ce que j'ai fait, ah ! J'espérais au moins
Apprendre son départ, ici, par les témoins !

MARMONT
Vous êtes poursuivie ! Et dans une minute...

LE DUC, *s'élançant pour fuir, criant, et montrant le puits*
Soignez-la ! Cachez-la ! Là, dans cette cahute !
Adieu !

FLAMBEAU, *se retournant et apercevant des policiers qui sont arrivés en courant.*
Nous sommes pris !

LA COMTESSE, *avec désespoir, voyant qu'ils sont cernés.*
Trop tard !

SEDLINSKY, *s'avançant vers elle qu'il prend pour le Duc.*
Oui, Monseigneur !

LA COMTESSE, *au Duc, avec rage.*
Ah ! Songe-creux ! Idéologue ! Barguigneur !

SEDLINSKY, *qui s'est retourné, aperçoit le Duc. Il recule en s'écriant*
Votre Altesse…

Se retournant vers la Comtesse.
Votre Alt…

Se retournant vers le Duc.
Votre Al…

FLAMBEAU
Ça, ça le trouble !

SEDLINSKY, *souriant et commençant à comprendre.*
Tiens !…

FLAMBEAU
Vous avez soupé, Monsieur : vous voyez double !

SEDLINSKY *Après avoir, d'un coup d'oeil rapide, noté tous ceux qui sont là.*
Tiens ! Tiens ! Retirez-vous d'abord, Monsieur Prokesch.

Prokesch s'éloigne après un regard d'adieu au Duc.

FLAMBEAU, *avec un soupir.*
Ah ! Nous ne serons pas sacré par l'oncle Fesch !

LE DUC, *serrant la main de Prokesch.*
Adieu, Ami !

A Sedlinsky, avec mépris.
Allons, policier, fais du zèle !

SEDLINSKY, *à deux autres agents, en leur montrant la Comtesse.*
Vous, vous ramènerez le faux prince… chez elle.

Deux hommes s'avancent et vont empoigner brutalement la Comtesse.

LE DUC, *d'une voix qui les fait reculer.*
Avec tous les égards qu'on me doit !

LA COMTESSE, *tressaillant à cette voix impérieuse.*
Ce ton bref !…

Elle se jette dans ses bras en pleurant.
Ah ! Malheureux enfant, tu pouvais être un chef !

Elle sort, suivie de deux policiers.

SEDLINSKY, *affectant de ne regarder ni Marmont ni Flambeau, mais consultant des fiches.*
Pour les autres… fermons les yeux !… qu'on en profite
Pour rendre à son pays ce Maréchal en fuite !
Quant à lui… Réclamé par Paris…Nez moyen…
Front moyen… Œil moyen …

FLAMBEAU *goguenard*
Ni viennois… ni aryen !

SEDLINSKY, *qui vient de consulter de nouveau le signalement.*
Il n'est pas décoré, d'ailleurs. Port illégal !

A un policier, lui désignant la boutonnière de Flambeau.
Otez−lui donc ce rouge !

FLAMBEAU *D'un géranium prestement cueilli, il refleurit le revers de son pardessus*
Otez. Ça m'est égal.
Ça repousse tant que je veux sur ma pelure !

SEDLINSKY
Otez−lui son manteau !

On arrache à Flambeau le manteau qu'il avait emporté du bal, et il apparaît dans son uniforme de grenadier. Sedlinsky sursaute.

Hein ? Quoi ?

FLAMBEAU, *souriant.*
J'ai plus d'allure.

LE DUC, *avec angoisse.*
Mais que va−t−on te faire ?

FLAMBEAU, *froidement.*
A Ney, que lui fit−on ?

LE DUC
Non ! Ce n'est pas possible !

FLAMBEAU*, dont la main, doucement, gagne la poche.*
Un feu de peloton !
Je suis perdu. C'est bon. Mais passer l'arme à gauche
Exige de ma part une ultime débauche.

LE DUC, *courant à Sedlinsky, suppliant.*
Vous n'allez pas livrer cet homme ?

SEDLINSKY
Sans surseoir.
FLAMBEAU
Séraphin, c'est la fin ! Flambé, Flambeau ! Bonsoir !

Sans qu'on s'en aperçoive, il a tiré et ouvert son couteau et a l'air de se croiser tranquillement les bras ; sa main droite, où brille la lame, disparaît sous son coude gauche, on voit les bras se resserrer sur la poitrine, pour appuyer. Et il reste debout, très pâle, les bras croisés.

SEDLINSKY
Marchons !

On pousse Flambeau pour qu'il marche.

LE DUC
Mais qu'a−t−il donc ? Il chancelle ?

SEDLINSKY, *grossièrement.*
Il titube !

FLAMBEAU, *envoyant d'un revers de main le chapeau du policier à vingt pas.*
Le Duc vous parle ! Otez cette espèce de tube !

Dans le geste qu'il fait, il découvre sa poitrine : elle est tachée de rouge, à gauche.

LE DUC
Flambeau ! Tu t'es tué !

FLAMBEAU, *en tombant*
Pas du tout, Monseigneur !
Mais je me suis refait la Légion d'honneur !

LE DUC, *s'élançant devant lui et arrêtant Sedlinsky qui va pour le relever.*
Je ne veux pas qu'un seul de vos hommes le touche !
Ce clair soldat touché par un policier louche !...
– Allez–vous en !

SEDLINSKY, *reculant, et d'un ton de condoléances.*
Oui... oui... je comprends votre émoi !

LE DUC, *le balayant du geste.*
Je vous chasse !

SEDLINSKY, *voulant se redresser.*
Plait-il ?...

LE DUC, *montrant la plaine de Wagram.*
Je suis ici chez moi !
Wagram !

Sedlinsky et ses hommes s'éloignent. On entend Auf dem Wege *de Stockausen par bribes.*

FLAMBEAU, *rouvrant des yeux vagues.*
Wagram !...

LE DUC, *d'une voix pressante, essayant de ramener dans le passé cette âme qui vacille.*
Vois–tu Wagram ?... Reconnais–tu
La plaine, la colline et le clocher pointu ?

FLAMBEAU
Oui...

LE DUC
Sens–tu, sous ton corps, la terre qui tressaille ?
C'est le champ de bataille !... Entends–tu la bataille ?

FLAMBEAU, *dont les yeux se réveillent.*
La bataille !...

LE DUC
Entends–tu ces confuses rumeurs ?

FLAMBEAU, *se cramponnant à cette belle illusion.*
Oui... Oui... c'est à Wagram, n'est–ce pas, que je meurs ?

LE DUC, *Il se relève, et il raconte à Flambeau couché dans l'herbe :*

Nous sommes à Wagram. L'instant est solennel.
Davoust s'est élancé pour tourner Neusiedel.
L'Empereur a levé sa petite lunette.
On vient de te blesser d'un coup de baïonnette.

FLAMBEAU, *soulevé sur les poignets.*
L'Archiduc se prend−il au piège du Petit ?

LE DUC
Tu vois, cette poussière, au loin, c'est Nansouty !

FLAMBEAU, *avidement.*
L'Archiduc étend−il l'aile de son armée ?

LE DUC
Tu vois, c'est Masséna, là−bas, cette fumée !

FLAMBEAU, *haletant.*
Et l'Archiduc ?... que fait l'Archiduc ?... le vois−tu ?

LE DUC
L'Archiduc élargit son aile !

FLAMBEAU
Il est foutu !

Il retombe.

LE DUC, *avec ivresse.*
Cent canons au galop !

FLAMBEAU, *se débattant sur le sol.*
Je meurs !... J'étouffe !... A boire !
− Et... que fait... l'Empereur ?

LE DUC
Un geste.

FLAMBEAU, *fermant doucement les yeux.*
La victoire !

Silence.

LE DUC *regarde autour de lui avec effroi. Il se voit seul dans cette immense plaine avec ce mourant. Il frissonne, il recule un peu.*

Flambeau !...Cet habit bleu ! Ce sang ! Ah ! Je comprends
Ce soldat couché là me fait peur à présent !
Ah ! Il ne bouge plus ! Il faut que je m'en aille !
Il a vraiment trop l'air tué dans la bataille !

De la fumée monte du sol. Sans le quitter des yeux, il s'éloigne, à reculons, en murmurant.

Là... Partout, s'allongeant, les mêmes formes bleues...
Il en meurt !... Il en meurt ainsi pendant des lieues !
Un autre... Un autre... Un autre... Ah ! Nous nous figurions
Que la vague immobile et lourde des sillons
Ne laissait rien flotter ! Mais les plaines racontent,
Et la terre, ce soir, a des morts qui remontent !
Ah ! Des buissons de bras se crispent sur la plaine !

Il veut marcher.

Et je foule un gazon d'épaulettes de laine !

Oh ! Spectres chamarrés ! Oh ! C'est épouvantable !
Oh ! Les soldats de bois alignés sur ma table !

Et défaillant, jetant en avant des mains suppliantes.

Grâce, vieux cuirassier qui tends en gémissant
D'atroces gants crispins aux manchettes de sang !
Grâce, pauvre petit voltigeur de la Garde
Qui lèves lentement cette face hagarde !
– Ne me regardez pas avec ces yeux ! – Pourquoi
Quoi ? Qu'avez-vous crié ? – « Victime expiatoire ! »
Tout n'était pas payé ? C'est le prix de la gloire !
Il fallait qu'au-dessus de ces morts je devinsse
Cette longue blancheur, toujours, toujours plus mince,
Qui, renonçant, priant, demandant à souffrir,
S'allonge pour se tendre, et mincit pour s'offrir !
Et lorsque entre le ciel et le champ de bataille,
Là, de toute mon âme et de toute ma taille,

Il remonte vers le perron.

Je me dresse, – je sens que je monte, je sens
Qu'exhalant ses brouillards comme un énorme encens,
Toute la plaine monte afin de mieux me tendre
Au grand ciel apaisé qui commence à descendre,
Et m'offre, pour pouvoir, après cet Offertoire,
Porter plus purement son titre de victoire !

Il se dresse en haut du tertre, tout petit dans l'immense plaine, et se détachant les bras en croix, sur le ciel.

Prends–moi ! Prends–moi, Wagram ! Et, rançon de jadis,
Fils qui s'offre en échange, hélas, de tant de fils,
Elève-moi, te dis-je, au ciel, comme une hostie !

Le perron s'éclaire violemment.

Il le faut, je le veux ! Mon âme est avertie !
Au–dessus de la brume effrayante où tu bouges,
Elève–moi, tout blanc, Wagram, dans tes mains rouges !
C'est fait !...

Il reste un temps, encadré dans la porte, bras écartés, comme crucifié.
L'aube commence à poindre... Il redescend et reprend d'une voix forte :

Mais à l'instant où l'Aiglon se résigne
A la mort innocente et ployante d'un cygne,
Il a bien mérité d'entendre maintenant
Ce qui fut gémissant devenir claironnant !...
Et de voir Qui traînait si triste au ras des chaumes
S'enlever tout d'un coup en galops de fantômes !

Il est près de Flambeau. Les lumières rouges s'éteignent. Il ne reste qu'une pénombre bleue.

Et dans tout cet éclat, Père berce-moi comme
Le Vainqueur de Wagram berçait le Roi de Rome.

Il s'effondre sur le cadavre de Flambeau. Un temps. NOIR